

## Télévision:

Lundi (11 juillet 1994)

Après Piaf et Brel, Claude-Jean Philippe immortalise en images et en chansons **Léo Ferré**. Quand le document devient le plus beau des testaments...

Léo allait avoir 77 ans. Il est mort peu de temps avant, chez lui, le 14 juillet 1993, jour de fête nationale française. En prévision de la célébration de ce premier anniversaire, l'excellent Claude-Jean Philippe, dont personne n'a oublié les interventions «ciné-clubesques» en fin d'«Apostrophes», a réalisé un film d'une heure et demie consistant en un portrait d'une force émotionnelle rendue encore plus vive par l'absence de commentaires. Après Edith Piaf et Jacques Brel, et avant Charles Trenet, Philippe a donc «enbaumé» Léo.

On ne peut heureusement pas dire qu'on est resté un an sans Léo. Il fut là, sans cesse, parmi nous, par ses idées autant que par ses chansons. Avec le temps, Léo restera encore longtemps... Longtemps, longtemps après que le poète a disparu, ses chansons courent encore dans les rues, n'est-ce pas mon cher Charles! Des disques ont ressurgi de nulle part, des livres fraîchement réédités, des photos revenues à la lumière, un Philippe Léotard qui nous a prêté sa voix, son cœur, ses tripes et sa sensibilité pour donner sa version digne et respectueuse du grand homme.

Avant qu'il ne passe l'arme à gauche, avant que la faux ne le fauche, tel jour, telle heure en telle année, il a laissé ici l'inventaire de ce qu'il nous a mis de côté, à savoir son oeuvre. Immense, énorme. Plutôt que de se perdre dans une riche et fastidieuse biographie, le journaliste français a préféré privilégier l'image et la musique. On retrouve Léo, chantant sur scène à toutes les époques, ou dirigeant l'ouverture de «Coriolan» de Ludwig Van, ou parlant lors des nombreuses interviews données au temps où la télévision pensait à livrer une information musicale (pas étonnant d'ailleurs que c'est La Sept-Arte, la chaîne de «Macadam», la meilleure émission musicale actuelle, qui produise ce film). On remonte jusqu'en 1956, avec Jacqueline Joubert, la séduisante maman d'Antoine Decaunes, qui offre un verre à Léo, lunetté, pochette au vent, avant de se glisser derrière le piano. Léo parle du Boeuf sur le toit, de Catherine Sauvage lorsqu'ils se produisaient ensemble à l'Arlequin et qu'elle chantait ses chansons à lui. Denise Glaser ensuite, en '65 et '74, tout aussi charmante et pleine de délicatesses pour laisser parler (ou se taire) Léo qui, sans prévenir, commence à vider ses poches et en détailler le contenu. Combien d'interviewers lourdauds n'ont pas repiqué cette idée par la suite?

Claude-Jean Philippe, avec un superbe montage de Jacqueline Brossard, nous promène à travers les ans et les âges, à la rencontre de l'homme, du poète, du compositeur, du chanteur. C'est tout Léo qu'on retrouve: sa sagesse, ses pleurs, ses caresses et ses piques jamais gratuites, ses poètes chéris, ses notes de musique, ses yeux plissés, son sourire d'enfant triste, ses fines lèvres féminines, sa crinière blanche de vieux lion, son habit noir, ses doigts jaunis, sa voix d'homme debout, son poing fermé levé... Seuls ses coups de gueule et sa hargne sont mises un peu de côté par un réalisateur qui a voulu retenir avant tout la tendresse, la chaleur et la générosité d'un homme qui a marqué ce siècle.

D'un homme qu'on retrouve dans les yeux de son fils Matthieu, sur la pochette de «L'Espoir», qu'on retrouve dans la gueule de Pépée, cette guenon qu'il avait adoptée avant qu'on ne l'assassine par un matin d'avril de 1968. Cette Pépée qui avait les oreilles de Gainsbourg mais qui n'avait pas besoin de scotch pour les replier la nuit, tandis que lui... ben oui!

On couche toujours avec des morts, on couche toujours avec des morts, on couche toujours avec des morts... T'es vivant Léo, nom d'un Chien!

THIERRY COLJON

«Léo Ferré par lui-même», Arte, 22 h 15.